Document generated on 06/23/2025 3:51 p.m.

Ciné-Bulles
Le cinéma d'auteur avant tout

Ciné-Bulles
LE CINÉMA D'AUTEUR AVANT TOUT

Entretien avec Bassek ba Kobhio

Michel Coulombe

Volume 14, Number 2, Summer 1995

URI: https://id.erudit.org/iderudit/33799ac

See table of contents

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)
1923-3221 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Coulombe, M. (1995). Entretien avec Bassek ba Kobhio. *Ciné-Bulles*, *14*(2), 22–26.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 1995

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

«Être de l'élite africaine aujourd'hui, c'est avoir une grosse responsabilité.»

Bassek ba Kobhio

par Michel Coulombe

«Un individu qui ne se voit pas, qui n'a pas son propre reflet perd du même coup la capacité à gérer son réel, à trouver les moyens de s'en sortir.» (Gaston Kaboré)

En mai dernier, Bassek ba Kobhio est venu présenter son deuxième long métrage, **le Grand Blanc de Lambaréné**, aux Journées du cinéma africain et créole. Lambaréné, c'est une petite ville du Gabon. Le grand Blanc, c'est le mythique Albert Schweitzer, prix Nobel de la paix en 1952. Né en 1875, mort en 1965, à la fois théologien, philosophe, musicien, musicologue et médecin missionnaire, Schweitzer a passé l'essentiel de sa vie à Lambaréné où il s'installe définitivement en 1924, ne se déplaçant que pour donner des concerts d'orgue en Europe, car il est aussi organiste. Coproduit par la France, le Gabon et le Cameroun, le film de Bassek ba Kobhio raconte la vie du célèbre médecin de 1944 jusqu'à sa mort. Il dépeint un homme très conscient de son pouvoir et de son autorité. Le grand Blanc, auteur notamment d'***À l'orée de la forêt vierge*** et de ***Ma vie et mes pensées***, n'en sort pas grandi. Plus humain, peut-être.

Camerounais, le réalisateur du **Grand Blanc de Lambaréné** est d'abord romancier. Auteur de quelques livres, ***les Eaux qui débordent***, ***Cameroun la fin du maquis*** et ***Sango Malo, le maître du canton***, il fait ses classes au cinéma en tant qu'assistant, notamment auprès de Claire Denis sur le tournage de **Chocolat**. En 1991, après avoir signé un court métrage, il se rend à Cannes, section Un certain regard, avec **Sango Malo**, son premier long métrage. On y découvre un professeur aux méthodes jugées subversives exerçant son métier dans un village de la forêt équatoriale.

Bassek ba Kobhio compte au nombre de ces intellectuels qui parlent avec aisance de leur travail. Au cours de cet entretien, il ne perdra pied, quelques secondes, qu'à l'arrivée de la photographe qui le surprend, au déjeuner, tête nue, sans sa casquette. C'est que l'un des camarades du réalisateur a été arrêté pour des raisons politiques, lui donnant sa casquette. Par solidarité, il a alors promis de la porter jusqu'à sa sortie de prison. L'homme est resté cinq ans derrière les barreaux. Il a retrouvé sa liberté, mais cela n'y change rien, l'image de Bassek ba Kobhio est désormais fixée. Il ne se présente plus en public que sa casquette bleue vissée sur la tête.

***Ciné-Bulles**: Quelle était l'image d'Albert Schweitzer en Afrique au moment où vous avez entrepris de lui consacrer un film? Était-elle déjà ternie?*

Bassek ba Kobhio: Je ne dirais pas ternie. Ternie par rapport à quoi d'ailleurs? Par rapport à celle que l'on véhiculait de lui en Occident? Schweitzer est un homme pour lequel les Africains ont beaucoup de respect parce qu'il a fait don de soi. Il a vécu 52 ans en Afrique, à la différence des médecins d'aujourd'hui qui font certes un travail formidable, mais qui ne s'installent en Afrique que quelques mois. Toutefois, il est venu en Afrique s'occuper de son âme à lui, de son bonheur à lui, plutôt que de faire preuve de générosité par rapport aux autres. En tant qu'artiste intellectuel, ce qui m'a particulièrement intéressé c'est que Schweitzer n'a rien fait pour qu'un Africain devienne médecin. Rien.

***Ciné-Bulles**: De façon à continuer de dominer, pour maintenir son pouvoir?*

Bassek ba Kobhio: Il lui paraissait impossible qu'un Africain puisse devenir médecin. Le film commence à la fin de la Seconde Guerre mondiale, au moment où plusieurs Africains, des anciens combattants, reviennent au pays, et ce choix n'est pas arbitraire. Ces hommes ont vu mourir des Américains, des Canadiens, des Anglais et ils ont tué des Allemands. Ils ont compris que les Blancs sont mortels et qu'ils se ressemblent. À la Victoire, on a vite fait de mettre ces Africains de côté. Ils rentrent au pays désenchantés et cela correspond à la naissance d'une conscience politique. Leur regard sur les Blancs et sur Schweitzer change, évolue. Ils leur apparaissent dorénavant vulnérables. De plus, les Africains se rendent compte qu'ils peuvent égaler et dépasser les Blancs dans tous les domaines. Aujourd'hui, je n'ai aucun complexe face à un Européen, ce qui n'était pas le cas de mon arrière-grand-père.

Dans un grand roman africain, la Grande Royale envoie ses enfants à l'école de Blancs pour, dit-elle, leur apprendre l'art de vaincre sans avoir raison.

L'attitude de Schweitzer au début du film est celle du maître qui a le monopole de la vérité. Je me suis intéressé à la contestation de l'ordre établi par Schweitzer et cet esprit de contestation est incarné par un personnage fictif, un enfant de l'entourage du médecin qui deviendra lui-même député et médecin.

***Ciné-Bulles**: Le personnage de Schweitzer vous a fasciné au point où vous lui avez aussi consacré un livre.*

Bassek ba Kobhio: Dans le roman, je couvre les 52 ans de la vie de Schweitzer en Afrique, de son premier séjour à Lambaréné à sa mort. On y suit l'évolution d'une Afrique soumise à une Afrique, vers 1945, qui commence à s'interroger.

Ciné-Bulles**: Un livre accompagnait aussi votre premier film,* ***Sango Malo*.*

Bassek ba Kobhio: Dans ce cas, il existait une première version du livre avant que ne sorte le film. Aujourd'hui, je crois qu'il faut écrire le livre longtemps avant ou longtemps après la production du film, car le seul point de ressemblance entre ces deux œuvres, c'est les personnages. Le discours et les situations ne peuvent être exactement les mêmes. Si l'on veut traduire au cinéma une bonne littérature, on fait du mauvais cinéma. Même problème en sens inverse.

***Ciné-Bulles**: Le livre et le film se complètent?*

Bassek ba Kobhio: Il faut voir le film quand on a lu le livre ou lire le livre quand on a vu le film. Un peu comme dans un orchestre où la guitare et la batterie se complètent, un seul instrument ne suffit pas. On pourrait d'ailleurs penser qu'un tableau, ajouté au livre et au film, compléterait ma vision de Schweitzer, et c'est dans cet esprit que j'ai discuté avec le graphiste qui a signé l'affiche du film. Mais tous les sujets de roman ne peuvent être transposés au cinéma.

***Ciné-Bulles**: Vous vous définissez comme un artiste intellectuel. Vous sentez que vous devez tourner des films qui ont un sens politique, qui prennent position sur des sujets de nature politique?*

Bassek ba Kobhio: C'est non seulement une nécessité mais un devoir. Un jour, il sera possible pour les Africains de faire aussi des films qui ne s'occupent que du beau, qui n'obéissent qu'à des préoccupations esthétiques, sans discours politique. Mais les cinéastes de ma génération devront exclusivement ou essentiellement, du moins pendant encore quelques années, remettre en question, s'interroger et, dans un sens très large, faire de la politique.

***Ciné-Bulles**: Il y a urgence?*

Bassek ba Kobhio: Plus que jamais. Le début de démocratisation en Afrique s'accompagne d'un appauvrissement croissant. Il y a urgence quant à l'égalité des classes, à la formation des citoyens, à la lutte contre l'obscurantisme. Les guerres ethniques profitent de cet obscurantisme. Qu'est-ce que le pauvre paysan rwandais a à voir avec cette guerre qui détruit son pays? Il reste pauvre. Je prépare un film, tiré du roman d'un écrivain haïtien, sur une histoire d'amour dans un village où deux familles sont totalement opposées. Ce film fait écho aux événements récents au Rwanda et au Burundi et, probablement, demain, à ceux qui affecteront beaucoup d'autres pays où des partis politiques vont se transformer en clans. J'ai des préoccupations esthétiques et je vais faire place au romantisme, car le roman et le film racontent une très belle histoire d'amour, mais ces préoccupations sont subordonnées au contenu politique.

***Ciné-Bulles**: Être cinéaste africain, est-ce forcément avoir une responsabilité?*

Bassek ba Kobhio: Être de l'élite africaine aujourd'hui, c'est avoir une grosse responsabilité.

Le Grand Blanc de Lambaréné

35 mm / coul. / 94 min / 1995 / fict. / Gabon–Cameroun–France

***Réal. et scén.**: Bassek ba Kobhio*
***Image**: Vincenzo Marano*
***Son**: Alain Curvelier et Éric Bonnard*
***Mont.**: Michel Klochendler*
***Mus.**: Patrick Abrial*
***Prod.**: L.N. Production (Paris), CENACI (Gabon), Les Films Terre Africaine (Cameroun), Chrysalide Film (Paris) et ACCT*
***Int.**: André Wilms, Marisa Berenson, Alex Descas, Élisabeth Bourgine, Philippe Maury, Magaly Berdy, Marcel Mvondo*

Le Grand Blanc de Lambaréné

Bassek ba Kobhio (Photo: Véro Boncompagni)

Certains l'acceptent, ils sont très peu nombreux. Le cinéaste africain a une arme et un outil formidable, le cinéma. C'est mon aîné, Sembène Ousmane, qui a déclaré que le cinéma avait certainement trouvé en Afrique sa terre de prédilection, dans un territoire où le niveau d'analphabétisme est très élevé. Avoir la possibilité de montrer aux gens des images, de s'exprimer avec ces images, c'est fabuleux. Je le sais d'autant plus que je suis venu au cinéma par la littérature.

***Ciné-Bulles**: Comme d'ailleurs Sembène Ousmane.*

Bassek ba Kobhio: Tout à fait. J'ai d'abord été obnubilé, ébahi par l'idée d'être un littéraire, ce qui, dans nos pays, veut dire s'adresser à une élite de 500 à 1000 personnes. À l'opposé, **le Grand Blanc de Lambaréné** sort ce mois-ci au Cameroun et je sais que je vais toucher de 15 000 à 25 000 personnes en moins de deux semaines. Même si je me sens frustré par rapport au cinéma, notamment par sa superficialité, sa légèreté, je peux toucher rapidement un très grand nombre de gens qui ne parlent pas ma langue, ce qui compte pour beaucoup dans un pays comme le mien où l'on parle 200 langues. Quelle que soit sa langue, le paysan comprendra le sens d'un geste. Toutefois, il n'est pas possible de discourir en profondeur dans un film.

***Ciné-Bulles**: Vous ne présentez pas Schweitzer, prix Nobel de la paix, sous son jour le plus heureux. Il parle des Africains comme de ses indigènes et de ses primitifs. Il apparaît violent, sans générosité, condescendant et manipulateur. Un Européen aurait-il pu tourner un tel film?*

Bassek ba Kobhio: Je ne crois pas montrer la face la plus sombre de Schweitzer, je montre simplement sa face. Après la sortie du film en France, j'imagine moins que jamais un Français tourner un tel film, car si la presse a été formidable, j'ai eu droit aux attaques des officiels alsaciens, le curé, le maire et les autres. Ils ont dénoncé le racisme du film. Pourtant, je ne m'ingénie pas à montrer la face noire de Schweitzer. Par exemple, je le montre aussi lavant un pied purulent avec de l'eau. Cet homme nous a laissé un hôpital, il a fait naître des enfants, il a guéri des femmes.

Il est utile de rappeler que Schweitzer doit son prix Nobel à son long séjour en Afrique et qu'il n'y avait aucun Africain parmi les membres du jury qui lui a décerné ce prix. Alors je ne me sens pas lié par ce prix donné par des Occidentaux à un Occidental. Je me sentirais lié par un prix qui aurait tenu compte du point de vue des Africains. Ce n'est pas le cas et j'arrache le droit à la parole pour dire et montrer la façon dont les Africains voient Schweitzer.

Il est temps que l'Afrique remette les choses en place et participe à l'écriture de l'histoire du monde. On n'écrira plus l'histoire du monde sans nous, ou alors il faudra admettre qu'il s'agit d'une histoire de l'Occident.

***Ciné-Bulles**: De fait, votre film est un film de réappropriation de l'histoire, d'autant que Schweitzer doit céder la place à un médecin africain qui participe au pouvoir politique.*

Bassek ba Kobhio: C'est un film de participation, de témoignage, mais pas un film de revanche car je n'ai pas de ressentiment. Le film pourrait amener certains Occidentaux à comprendre qu'il faut réécrire complètement l'histoire du monde. Je suis d'ailleurs persuadé qu'on réécrira un jour l'histoire de la Seconde Guerre mondiale.

***Ciné-Bulles**: Vous avez entrepris d'importantes recherches avant de tourner ce film?*

Bassek ba Kobhio: J'ai consacré deux ans et demi à ce film. Aujourd'hui, le film obtient un grand succès au Gabon où l'on me dit que c'est exactement comme cela qu'était Schweitzer. Et c'est bien, car, si je suis content que le film circule dans le monde, je l'ai fait d'abord pour les Africains. Avant d'écrire le scénario, j'ai lu tout ce que Schweitzer avait écrit. Tout. Ses livres sur la théologie, sur la philosophie, sur la musique, et ses mémoires aussi. J'ai lu également tout ce qui a été écrit sur Schweitzer, tout ce qui me permettait de comprendre le théologien peu orthodoxe, en porte-à-faux avec le conservatisme officiel.

***Ciné-Bulles**: Existe-t-il une littérature africaine sur Schweitzer?*

Bassek ba Kobhio: Il y a une pièce de théâtre intitulée ***Procès d'un Prix Nobel***. Schweitzer n'y est pas nommé, mais l'auteur lui fait un procès virulent. Par ailleurs, en 1961, le magazine ***Jeune Afrique*** a publié un article très dur où l'on raconte une journée à l'hôpital de Lambaréné.

Après avoir tout lu, je connaissais le personnage certes, mais de manière livresque. C'est là que je suis parti en Alsace. J'y ai mangé de la choucroute. Je voulais vivre Schweitzer. Pourtant, je savais qu'il n'y aurait aucune scène alsacienne dans le film. En fait, je voulais avoir une perception africaine de cet homme qui quitte l'Alsace pour s'installer en Afrique. Il ne veut pas se rendre en Afrique avec seulement des mots pour le réconfort, aussi fait-il sa médecine. Il est obnubilé par l'idée de ressembler à Jésus dont le mythe l'habite. Il dit par exemple qu'il fera tout jusqu'à 30 ans, après quoi il se consacrera à une grande œuvre. Ce sera Lambaréné.

***Ciné-Bulles**: L'homme n'a cessé de vous étonner.*

Bassek ba Kobhio: Au début, je voulais faire un film à la Spike Lee, lui régler son compte au nom de l'Afrique. Plus j'avançais toutefois, plus je me rendais compte que les choses n'étaient pas aussi simples que j'avais pu l'imaginer. Plus j'avançais, plus je haïssais l'individu et plus j'admirais le personnage.

***Ciné-Bulles**: Le personnage se révélait plus complexe que prévu.*

Bassek ba Kobhio: Complexe est le mot juste. Pas nuancé ou ambigu, mais complexe. Je ne pouvais raconter la vie d'un Occidental, en simplifiant à l'excès, c'est-à-dire, justement, en faisant ce que les Africains ont reproché aux Occidentaux. Il faut se rappeler qu'en 1945 un journaliste pouvait débarquer en Afrique et écrire: «Les Noirs n'ont pas d'âme».

Après mon séjour en Alsace, au début de 1993, je suis allé à Lambaréné. On m'a donné rendez-vous au réfectoire. J'y suis entré et je n'y ai vu que des Blancs. Aussi, j'ai demandé où se trouvaient les médecins noirs. On m'a expliqué qu'il y en avait bien eu un pendant deux mois, mais que maintenant tous les médecins étaient blancs. La situation n'a commencé à changer que l'année suivante à Lambaréné alors qu'on y a engagé une dentiste camerounaise et un médecin zaïrois.

Cette attitude revient, comme le disent les Chinois, à donner du poisson aux gens sans jamais leur apprendre à pêcher. Le paternalisme, c'est cela. Cela explique pourquoi j'ai voulu raconter l'histoire d'un jeune qui lance un défi à Schweitzer: il deviendra médecin. J'ai trouvé le film dans le réfectoire. Un film que j'ai voulu honnête.

***Ciné-Bulles**: Objectif?*

Bassek ba Kobhio: Non. Y a-t-il une œuvre objective? La vision qu'on avait de Schweitzer jusque-là était-elle objective? C'était soit celle des Occidentaux, soit celle des protestants ou des humanistes. On ne prenait pas en considération toutes les dimensions. Dans mon film, tout ce qui est dit à son sujet est vrai et documenté. Il y a, bien sûr, des licences poétiques, comme ce personnage de la jeune noire, son amante, sa Marie-Madeleine en quelque sorte, mais le film dit vrai.

Je suis du Cameroun, pays qu'a longtemps habité le cardinal Léger. Pensez-vous que pour nous il est le saint qu'on vous présente à Montréal tous les jours? Croyez-vous que lorsqu'on veut parler du cardinal Léger au Québec on invite un Camerounais laïc,

Filmographie de Bassek ba Kobhio:

1988: ***Festac 88*** *(c.m.)*
1991: ***Sango Malo***
1995: ***le Grand Blanc de Lambaréné***

Le Grand Blanc de Lambaréné

critique ou contestataire? On fait plutôt appel au prêtre acquis au respect de la hiérarchie dans l'Église qui dira à quel point le cardinal Léger est important pour les Africains.

***Ciné-Bulles**: Votre film s'intitule **le Grand Blanc de Lambaréné** plutôt qu'**Albert Schweitzer**. Ce choix n'est pas gratuit.*

Bassek ba Kobhio: Schweitzer était relativement grand, mais, plus que cela, en l'appelant le grand docteur blanc on le distinguait des autres docteurs, car, à Lambaréné, il y avait le docteur et les autres. Un jour, un jeune architecte d'une riche famille allemande est venu aider Schweitzer à bâtir son hôpital. Mais Schweitzer, qui avait constitué son monde comme un royaume, l'a tellement ridiculisé qu'il s'est suicidé.

En Afrique, jusqu'à il y a peu, tout Blanc était grand. On n'avait pas idée qu'il puisse y avoir des Blancs pauvres.

***Ciné-Bulles**: L'acteur qui tient le rôle de Schweitzer, André Wilms, n'est pas connu. Vous ne vouliez pas d'une tête d'affiche dans le rôle principal?*

Bassek ba Kobhio: Une chaîne de télé m'a suggéré d'offrir le rôle titre à Gérard Depardieu. On aurait eu Depardieu joué par Schweitzer plutôt que Schweitzer joué par Depardieu! Il a aussi été question, un temps, de Michel Piccoli. Quant à moi, je voulais un acteur de théâtre, un acteur qui ne soit pas très connu afin qu'il n'écrase pas le personnage. J'ai choisi André Wilms, qu'on a vu notamment dans **la Vie est un long fleuve tranquille**. Il est alsacien, comme Schweitzer. Face à lui, dans le rôle de sa femme, que le médecin avait transformé en Africaine, très discrète, j'ai opté pour Marisa Berenson, pour sa présence et sa beauté troublante.

***Ciné-Bulles**: Dans vos deux longs métrages, **Sango Malo** et **le Grand blanc de Lambaréné**, un homme s'installe dans un milieu qui lui est étranger où il fait forte impression, où il dérange.*

Bassek ba Kobhio: Je n'y avais jamais pensé, mais c'est un fait que le thème du changement, de la transformation de la société m'intéresse énormément, quoique cela ne soit pas forcément conscient. Dans mon prochain film, un jeune homme revient dans son village après une longue absence. Je suis obsédé par cette idée d'aller quêter le savoir pour ensuite enrichir un milieu. Dans les trois films, il y aura à la fois attirance et rejet face à l'étranger.

***Ciné-Bulles**: Vous percevez-vous comme un cinéaste camerounais ou un cinéaste africain?*

Bassek ba Kobhio: Je suis un cinéaste. Et je suis un Africain, un Africain d'Afrique centrale, un Camerounais. Je suis très concerné par la politique, car je ne peux pas me permettre d'être indifférent. Toutefois, je n'exercerai jamais de fonction politique et mon devoir est de contester tout ce qui est politique. En Afrique, nous nous battons pour que l'on nous considère simplement comme des cinéastes. Quand Otar Iosseliani tourne **Et la lumière fût** au Sénégal ou lorsque que Patrick Grandperret fait **l'Enfant lion** en Afrique entièrement entouré d'Africains, on ne dit pas qu'ils ont réalisé des films africains. Ce que nous voulons, nous aussi, c'est que l'on dise que nous faisons des films. Des films, simplement.

***Ciné-Bulles**: Comment se porte le cinéma africain aujourd'hui, 30 ans après les débuts de Sembène Ousmane?*

Bassek ba Kobhio: Il va mieux, on ne sait par quelle magie, car la situation économique se détériore. Il sort de son carcan, de son enfermement, il trouve de nouveaux partenaires financiers. Les cinéastes africains prennent du métier et ils tournent plus régulièrement. Mais ils demeurent tributaires d'un financement qui provient à 90 p. 100 de l'étranger, d'où une très grande fragilité. Il nous faut encore créer une économie locale du cinéma. C'est pour cela que j'ai ma propre maison de production au Cameroun.

***Ciné-Bulles**: On a l'impression d'une solidarité panafricaine dans la communauté cinématographique. Est-ce une réalité?*

Bassek ba Kobhio: La solidarité est véritable, car nous sommes dans le même bateau tout en avançant à des rythmes différents avec des sorts plus ou moins heureux. Il y a tout de même des écoles, des tendances, pas seulement sur le plan artistique mais quant aux modes de production. Devons-nous continuer de tourner des films avec deux millions de francs français dans notre brousse en mangeant des bâtons de manioc? Des paternalistes comme Jean Rouch nous disent que oui. Je crois que nous devons pouvoir compter sur des moyens normaux. Le spectateur paie le même prix pour aller voir tous les films. Aussi, nous n'avons d'autre choix que d'être concurrentiels. Et de réussir. ■